



**HAL**  
open science

## Historiographie et linéaments des sociabilités des Lumières: Ouverture

Pierre-Yves Beaurepaire

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Beaurepaire. Historiographie et linéaments des sociabilités des Lumières: Ouverture. Anne Perrin Khelissa; Émilie Roffidal. Réseaux et académies d'art au Siècle des lumières en province, arthistoricum.net, pp.341-351, 2024, ISBN 978-3-98501-078-3. 10.11588/arthistoricum.992.c18989 . hal-04696342

**HAL Id: hal-04696342**

**<https://univ-cotedazur.hal.science/hal-04696342v1>**

Submitted on 13 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Historiographie et linéaments des sociabilités des Lumières

## Ouverture

**Pierre-Yves Beaurepaire**

Université Côte d'Azur, Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine, Institut Universitaire de France

### De Glaber à Pevsner

« Il semblait que la terre se débarrassait de ses vieux vêtements et revêtait çà et là un blanc manteau d'églises ». La phrase du moine clunisien Raoul Glaber (985-1047) dans ses *Historiae* est passée à la postérité. Elle a la puissance d'évocation par la métaphore d'un phénomène complexe, celui de la multiplication des chantiers sur un vaste territoire, qu'il s'agisse des églises, des abbayes, mais aussi des liens qui les unissent : la règle bénédictine ; d'abbayes mères en abbayes filles ; d'abbayes en simples prieurés ; du départ de moines d'une communauté bien réglée pour fonder de nouveaux établissements ; la correspondance de l'ordre, de ses abbés et de leurs chapitres généraux. Par la métaphore du manteau, on entre dans un tissu à la trame complexe. Vivant, il se transforme sans cesse, épouse les attentes de son temps -les réformes monastiques successives ou parallèles- ou refuse de les rejoindre. Pour en comprendre la dynamique, il faut prendre en compte en même temps les logiques institutionnelles de l'ordre et les initiatives individuelles, les ressorts proprement religieux mais aussi l'environnement laïque avec lequel les établissements monastiques interagissent sans cesse, la hiérarchie symbolique des fondations mais aussi de ceux qui sont admis dans le cloître ou qui, de l'extérieur, travaillent pour lui et avec lui. En un mot, l'observation et l'enregistrement comptables d'un phénomène rendent mal la complexité et la richesse des processus à l'œuvre.

Cette métaphore, sans en avoir toujours conscience, les historiens et les historiens d'art l'ont reprise du chroniqueur médiéval, lorsqu'ils observent la multiplication des académies d'art et des écoles de dessin dans le royaume de France au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et au changement de siècle, tout comme Glaber observait les mutations du monde de l'an mil. Comme lui, nous constatons que le phénomène qui nous intéresse n'est pas national, mais bien transnational - Cluny est un ordre européen et la carte de ses fondations s'étend de l'Italie

du Nord à l'Allemagne. Il valorise les situations de frontière et les parcours individuels, de la formation initiale à la démarche de fondation. L'exemple d'un Jean-Baptiste Descamps est ici particulièrement révélateur. Pour comprendre les dynamiques qu'il met en œuvre et auxquelles il contribue, il faut intégrer ses origines flamandes, sa formation à Anvers et sa connaissance de l'École de Bruges, autant que ses écrits – du *Projet* de 1746 au *Discours* de 1767 –, le chantier qu'il anime à Rouen et qui en inspire d'autres, ceux qui le rejoignent et leur propre devenir artistique et professionnel. Ce faisant, on observe à la fois la plasticité d'un modèle – qui ne se perçoit pas nécessairement comme tel –, la capacité de ceux qui s'en inspirent à l'adapter, mais aussi à s'en démarquer, dans un univers où comme les chartes de fondation ecclésiastique, les lettres patentes et la reconnaissance par les autorités et les institutions de régulation d'Ancien Régime sont essentielles dès lors qu'on n'oublie pas de les combiner à de puissants patronages, ou à la protection de pouvoirs émergents, tout en gardant une autonomie fonctionnelle et de projet qui seule permet de ne pas devenir un simple instrument. Tout projet de fondation est donc « animé » et son étude oblige à multiplier les points de vue et les angles d'observation. Le résultat est parfois frustrant, car la documentation est inégalement conservée, notamment les correspondances qui permettent de saisir les intentions, mais aussi les modifications, les dialogues entrepris avec l'environnement artistique, institutionnel, social, culturel et politique du territoire où l'académie et l'école s'implantent. La double tentation du modèle centre-périphérie et d'une lecture généalogique est forte comme pour l'étude des ordres monastiques, mais elle bute souvent sur la complexité du réel et la multiplicité des facteurs qui président à une nouvelle fondation. Si Cluny, tant comme abbaye que comme ordre, frappe par sa puissance et sa centralité, dans le détail de la vie des abbayes filles et des prieurés, les circulations sont beaucoup plus complexes. De même, dans le domaine des écoles d'art, le projet de subordination à l'Académie royale de peinture et de sculpture des écoles destinées à mailler le territoire résiste mal à la variété des initiatives et des situations locales à l'œuvre au siècle suivant. En retour, ces dernières ne pulvérisent pas l'espace artistique et graphique en de nombreuses fondations qui coexisteraient dans un superbe isolement. Elles communiquent, se reconnaissent ou s'ignorent, se concurrencent, et ceux qui les fréquentent, y enseignent, apprennent ou participent à la constitution de leurs collections comme de leur réputation, les rattachent les unes aux autres, les hiérarchisent ou s'en affranchissent.

Avec l'attention portée aux circulations, historiens et historiens d'art pensent échapper à la fixité des représentations cartographiques et à la simple distribution chronologique des fondations sur un territoire et c'est souvent vrai, car les circulations des idées et des objets comme les mobilités des hommes et des femmes ajoutent de la complexité à la carte mais aussi des pistes à suivre et, partant, des clés de lecture. L'attention aux dynamiques spatiales mais aussi aux trajectoires individuelles et collectives, comme aux vecteurs des déplacements permet non seulement d'affiner notre observation du phénomène mais de l'approfondir. La carte de Raoul Glaber comme celle de Nikolaus Pevsner<sup>1</sup>

1 Nikolaus Pevsner, *Academies of Art: Past and Present*, Cambridge 1940.

accèdent ainsi à une nouvelle dimension, celle du réseau comme les actes des trois premières journées organisées par le programme ACA-RES l'ont montré.

Ici aussi, la référence au réseau est d'abord métaphorique, puisque réseau renvoie lui-même aux rets, au filet, mais aussi au corps biologique avec ses neurones, ses synapses, et jusqu'aux menaces de thrombose qui en paralyse le fonctionnement. Le risque de l'approche réticulaire, c'est bien sûr aussi celui d'une trop grande technicité qui amène à confondre la manipulation de l'outil de représentation – toujours plus sophistiqué – avec l'analyse de réseau, et ainsi de perdre de vue l'objet de l'étude pour, comme dans la carte initiale, se contenter d'une observation de surface d'un semis de points et des traits qui les relient, sans entrer dans la compréhension et la profondeur de ce qu'ils échangent véritablement. Le réseau, comme la carte de distribution spatiale, a tendance à aplatir la réalité alors qu'il devrait l'approfondir.

Mais le risque mérite d'être pris car la combinaison d'une approche spatiale multiscaire et d'une approche en termes de sociabilité et d'espace relationnel permettent d'appréhender les dynamiques des académies d'art et d'écoles de dessin dans leur richesse et leur complexité -au sens où elles forment à leur manière des systèmes complexes<sup>2</sup>.

### Académies et écoles d'art au prisme de la sociabilité volontaire

L'attention aux territoires, à la chronologie comme aux sources primaires qui permettent de documenter les « quarante-huit institutions dévolues à l'enseignement des beaux-arts et des arts décoratifs [...] créées entre 1740 et 1792 » et de proposer à la communauté des chercheurs à la fois des matériaux et des analyses à partir du portail numérique dédié, est l'une des contributions majeures du programme ACA-RES à l'avancement de la connaissance et à la réflexion en termes de méthodes et de stratégies de recherches collectives<sup>3</sup>. Réfléchir à leur autonomie dans le paysage académique français permet de les faire dialoguer avec une caractéristique essentielle de la sociabilité du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa dimension d'association volontaire qui la distingue de la « simple » propension à rechercher la société de ses pairs et de ses confrères et de ce qu'on nomme traditionnellement la « vie de société ».

2 Anne Perrin Khelissa et Émilie Roffidal, « Fonder les institutions artistiques : l'individu, la communauté et leurs réseaux en question », dans *Les papiers d'ACA-RES*, actes, Paris, Centre allemand d'histoire de l'art, 2016, accessible sur le site internet du programme ACA-RES, 2017, URL : <https://acares.hypotheses.org/files/2017/03/perrin-khelissa-roffidal-2017-1.pdf> [dernier accès : 18.02.2023] ; Id., « Mobilité des artistes, dynamique des institutions : dessiner la cartographie des échanges », dans *Les papiers d'ACA-RES*, actes, Toulouse, Maison de la Recherche UT2J, 2017, accessible sur le site internet du programme ACA-RES, 2018, URL : <https://acares.hypotheses.org/files/2018/05/perrin-khelissa-roffidal-2018.pdf> [dernier accès : 18.02.2023] en donnent de nombreuses preuves par l'exemple.

3 Voir le site internet du programme ACA-RES, URL : <https://acares.hypotheses.org/> [dernier accès : 18.02.2023].

Un travail fondateur comme la thèse de doctorat d'État du regretté Daniel Roche, *Le Siècle des lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*<sup>4</sup>, prolongé par le recueil d'articles et de contributions consacré aux *Républicains des Lettres*<sup>5</sup> a ouvert la voie en mettant l'accent sur l'importance du phénomène académique à l'échelle du royaume, dans les provinces, et à l'échelle de la province. Daniel Roche utilisait des matrices qui forment l'essentiel des annexes de sa thèse ; on a recours aujourd'hui à l'analyse de réseau, mais dans les deux cas il s'agit de ne pas isoler les académies de leur environnement local, mais au contraire de les penser et de les relier aux autres formes de sociabilité volontaire qui se partagent les adhésions des membres. Un volume collectif beaucoup plus récent dont il a introduit les contributions, *La République des Lettres dans le Midi rhodanien. Sociabilités savantes et réseaux de diffusion des savoirs au Siècle des lumières*<sup>6</sup>, montre à une échelle régionale mais connectée aux circulations à longue distance via la foire de Beaucaire et les mobilités qui empruntent le couloir rhodanien, tout le potentiel d'approches pluridisciplinaires associant études de cas et propositions méthodologiques, à partir d'institutions (académies), par les sources (la correspondance de Jean-François Séguier à Nîmes ou celle du chevalier de Courtois), la trajectoire individuelle (le comte Jérôme Dulong, le médecin naturaliste Pierre-Joseph Amoureux ou le marquis de Méjanes) ou collective (les métiers du livre). Ce faisant, on met en évidence l'importance de la multi-appartenance, dont nombre de contributions donnent ici des exemples précieux - je pense notamment à Nicolas Ponce. On peut ainsi calculer formellement ou de manière plus informelle ce que j'ai appelé des indices de sociabilité<sup>7</sup>.

Contemporain de Daniel Roche, Maurice Agulhon, historien du XIX<sup>e</sup> siècle et de la culture politique, prépare dans les mêmes années 1960 un autre travail pionnier qui a fait date dans le champ de l'étude des sociabilités : *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence. Essai sur la sociabilité méridionale*<sup>8</sup>. Il choisit pour cadre de sa thèse complémentaire, la Provence, et donc une échelle plus grande - au sens géographique du terme. Dans cet observatoire qui est aussi un laboratoire, il montre la capacité d'adaptation de la sociabilité volontaire traditionnelle que représentent les confréries de pénitents et met en évidence une mutation des formes de sociabilité vers la sociabilité nouvelle que représente au XVIII<sup>e</sup> siècle la loge maçonnique. Elle existe en marge de la reconnaissance officielle mais a su, une fois les malentendus des années 1730-1740 dissipés, se faire accepter des autorités et incarner un véritable carrefour de sociabilité, dont les effectifs dépassent

4 Daniel Roche, *Le Siècle des lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, 2 vol., Paris, La Haye 1978.

5 Id., *Les Républicains des Lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1988.

6 Id. (éd.), *La République des Lettres dans le Midi rhodanien. Sociabilités savantes et réseaux de diffusion des savoirs au Siècle des lumières*, Toulouse 2014.

7 Pierre-Yves Beaurepaire, « La lettre, la carte et le lien. Expériences de recherche et questions ouvertes », dans *MEFRIM* 132/2, 2020, p. 401-414.

8 Maurice Agulhon, *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence. Essai sur la sociabilité méridionale*, Paris 1968, édition de 1984 augmentée d'une préface.

largement ceux des académies de province. Il faut en effet mettre en regard les deux mille cinq cents académiciens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle étudiés par Daniel Roche avec les quarante à cinquante mille francs-maçons et francs-maçonnnes réunis en neuf cents à mille loges que le royaume de France aligne.

Dans les pages de ce volume, on a souvent rencontré la sociabilité maçonnique dans les trajectoires des artistes et des graveurs, de Nicolas Ponce à Pierre Lacour. Mais au-delà des doubles appartenances individuelles que l'exploitation systématique des registres et tableaux de loges comme des données du fichier Bossu à la Bibliothèque nationale de France permettrait de documenter<sup>9</sup>, ce sont les perspectives qu'offre la sociabilité maçonnique aux membres des académies d'art et des écoles de dessin et réciproquement qui importent ici car ces relations participent à un fructueux commerce de société.

Les loges ne se contentent pas de commander des dessins pour leurs diplômes et certificats, et de les faire graver, elles accordent une place centrale au dessin et aux arts dans la formation et l'activité de leurs membres. En loge, on lit des « planches tracées », mais on dessine aussi au sol le pavé mosaïque, les décors du temple aux différents grades, on travaille des « morceaux d'architecture ». Il ne s'agit pas simplement d'emprunts spéculatifs – au sens de symboliques – aux francs-maçons dits opératifs comme on le croit souvent. Les témoignages sont nombreux qui montrent que tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, les frères travaillent en amateur, encadrés le plus souvent par des membres formés au dessin ou pratiquant le dessin par profession, qu'ils soient artistes, ingénieurs ou architectes.

Un exemple précoce en Bourgogne le montre bien. Un officier néerlandais qui a vécu la fin de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) comme prisonnier sur parole, à distance du front, écrit au secrétaire des États de Zélande, qu'en 1748 :

dans la troisième loge où l'architecte [des Etats] de Bourgogne était grand maître -pour vénérable-, et dont on parlait avec éloge, où personne n'était admis comme membre s'il n'était connu comme un ami des sciences, je fus occasionnellement connu, et, sur ma promesse de participer aux travaux, j'y fus agréé comme membre. Là, aux réunions hebdomadaires, je constatai que la vertu et l'amour de l'art étaient, non seulement appréciés et mis en évidence, mais qu'on les y pratiquait et qu'on s'y exerçait. Le soir, de cinq heures à sept heures, nous devons apprendre tout ce qui concerne l'architecture et la géométrie, dessin, etc., et, de 7 heures à 8 heures ou 8 heures 30, nous avons loge de l'instruction dans l'Ordre, toute sorte de discours agréables, de questions que nous débattions et tout ce qui concerne l'art moral. C'est là que j'ai appris les principes de la géométrie, que j'ai passé des heures de manière agréable dans l'Ordre et si je n'avais été prisonnier de guerre, j'aurais aimé pouvoir y demeurer. C'est dans cette loge que l'on m'a

9 Les fiches en ont été numérisées et sont désormais accessibles en ligne, URL : <https://fichier-bossu.fr/> [dernier accès : 18.02.2023].

mis en état de pouvoir diriger un atelier en qualité de grand maître. A mon départ, tous les frères m'ont fait une conduite matinale jusque loin de Dijon et m'ont fortement recommandé que, si j'étais appelé à diriger une loge, d'y placer la vertu et les arts au-dessus des cérémonies<sup>10</sup>.

Le cas n'est pas isolé. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que la sociabilité maçonnique s'étend désormais à tout le royaume, l'académicien Louis-Élisabeth de la Vergne, comte de Tressan écrit au chevalier de Courtois, naturaliste beaucairois distingué, à propos de la loge du régiment de Foix – unité dans laquelle Courtois a servi pendant deux décennies – : « Ce goût pour l'étude commence à gagner dans les troupes et le régiment de Foix est de bien bon exemple pour ceux avec lesquels il se trouve en garnison »<sup>11</sup>. Trois décennies plus tard, à l'extrémité septentrionale du royaume, c'est au tour du noble boulonnais Gabriel Abot de Bazinghen, d'évoquer dans son *Journal* son initiation comme « apprenti et compagnon franc-maçon de la Respectable Loge de *Saint-Jean de la Parfaite Union* du Régiment de la Mark infanterie allemande (en avril 1781) par le Vénérable Frère Schutter, Capitaine audit Régiment, Grand Maître et Souverain Architecte de la Loge »<sup>12</sup>. Sous sa férule, il a beaucoup appris, et lorsqu'il apprend « avec douleur la mort de M. de Schutter, capitaine au régiment de La Mark, dans l'Inde : homme du plus grand mérite, dessinateur distingué, franc-maçon zélé et de la meilleure société »<sup>13</sup>, Abot de Bazinghen brosse en quelques mots le modèle du franc-maçon tel que le conçoivent les élites de la société d'Ancien Régime.

À ces témoignages individuels, il faut ajouter l'existence de loges d'ingénieurs comme *Uranie*, orient de Paris, et prendre en compte la fraction très significative de professions liées à l'architecture, au bâtiment, aux métiers de l'imprimerie et du livre dans les capitales provinciales. Par ailleurs, les loges dessinent leur aménagement intérieur, et les décors spécifiques à chaque grade. La culture visuelle et graphique est importante dans les ateliers, et là aussi les témoignages existent de la participation collective de la loge comme de l'initiative individuelle du vénérable maître qui la préside.

En 1780, à Villeneuve-lès-Avignon, en marge de la grande foire de Beaucaire, le fermier général Jean-Benjamin de Laborde charge par exemple Gauthier de Brécy de « trouver les moyens de faire préparer, dans une des dépendances de l'hôtel des fermes, un local pour y tenir loge de francs-maçons, et en même temps loge d'adoption – une loge mixte –, laquelle serait tenue par son épouse, qui était grande-maîtresse ». Brécy rapporte :

10 Lettre du 9 janvier 1764 citée par Daniel Ligou, « Les origines de la maçonnerie bourguignonne », dans *Dix-huitième siècle* 19, 1987 : La franc-maçonnerie, p. 190-191.

11 Lettre du 26 avril 1754 citée par Michel Reboul, « Réseaux et correspondants d'un naturaliste méridional : le chevalier de Courtois », dans Roche, 1988 (note 5), p. 176.

12 Alain Lottin, Louisette Caux-Germe et Michel de Sainte-Maréville (éd.), *Boulonnais, Noble et Révolutionnaire, Le journal de Gabriel Abot de Bazinghen (1779-1798)*, Arras 1995, p. 66-67.

13 Ibid., p. 99.

Je choisis alors, dans les dépendances de l'hôtel des fermes, un vaste local entièrement démeublé et dégarni, mais qui me parut propre, au moyen d'une très grande quantité de tapisseries, à être suffisamment décoré et préparé pour la tenue d'une loge de francs-maçons. Avignon n'était qu'à quatre lieues de Beaucaire, et sur le champ j'envoyai par un émissaire à un des plus forts tapissiers d'Avignon une lettre pressante, qui lui ordonnait d'arriver sans délai à Beaucaire avec une grande quantité de tapisseries et de matériaux, dont je lui expliquais l'emploi dans ma lettre, pour la tenue d'une loge de francs-maçons. Le tapissier fit diligence, et vingt-quatre heures après avoir vu et reconnu le local, la loge fut préparée et terminée<sup>14</sup>.

Si l'on ajoute que nombre de loges ont des bibliothèques, des collections voire des cabinets, on comprend leur familiarité avec la culture visuelle, la place qu'elle accorde aux artistes en leur sein, qui la plupart du temps échappent au statut ingrat de « frère à talent », pour occuper des charges importantes au sein des ateliers, y compris les plus prestigieux. D'ambitieux projets éditoriaux et iconographiques comme *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde* ont été soutenus activement par les francs-maçons, qui en retour bénéficient d'une image flatteuse<sup>15</sup>. On a souvent insisté sur l'importance de la Royal Society et son inspiration newtonienne dans l'origine de la Grande Loge de Londres, mais on oublie parfois que les *antiquarians* sont tout aussi actifs aux origines de l'ordre. Cela vaut dans les îles Britanniques mais aussi en France, à Paris comme en province dans le sillage du *Discours* de Ramsay (1736-1737), et l'on comprend ainsi mieux la satisfaction d'un académicien et maçon distingué comme le comte de Tressan.

Les membres des académies d'art et des écoles de dessin ont donc pu nouer des relations fortes avec le tissu maçonnique et entretenir avec les loges des relations particulièrement fructueuses. En loge, ils peuvent non seulement dessiner et travailler sur des morceaux d'architecture, mais ils découvrent aussi un vaste éventail de réjouissances que les académies offrent peu : des agapes fraternelles aux bals, en passant par les parties de chasse et la pratique amateur du théâtre de société et de la musique. C'est le sens du trumeau *Voilà mes plaisirs !*

14 Gauthier de Brécy vicomte, *Mémoires véridiques et ingénues de la vie privée, morale et politique d'un homme de bien*, Paris 1834, p. 116-118.

15 « Dissertation générale sur plusieurs sectes mystiques modernes » dans *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, Représentées d'après des figures dessinées de la main de Bernard Picart, e&c., tome quatrième, qui comprend les Anglicans, les Quaquers, les Anabaptistes, e&c., Amsterdam, chez J. F. Bernard, MDCCXXXVI, p. 226 et suivantes. La gravure qui l'accompagne et montre des francs-maçons au travail a été reproduite tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle et s'est imposée comme l'une des illustrations emblématiques de l'Art Royal. Sur cet ouvrage capital, voir Lynn Hunt, Margaret C. Jacob et Wijnand Mijnhardt (ed.), *Bernard Picart and the First Global Vision of Religion*, Los Angeles 2010 ; Id. (ed.), *The Book that Changed Europe: Picart and Bernard's Religious Ceremonies of the World*, Cambridge 2010 (trad. en français en 2015, Genève « Modus vivendi »).



dont on connaît de nombreuses copies à Paris comme en province, notamment à Bordeaux<sup>16</sup>. Plus globalement, la Franc-maçonnerie se définit elle-même au XVIII<sup>e</sup> siècle comme l'Art royal, et si elle tient les arts mécaniques à distance par peur de voir les élites sociales se détourner du temple, elle cultive ostensiblement une pratique amateur des arts libéraux.

Son succès est indéniable, tant sur le plan quantitatif que le qualitatif, mais elle n'étouffe pas pour autant les autres formes de sociabilité et notamment les formes académiques. À Bordeaux comme à Paris, les musées dont cet ouvrage montre l'importance pour la diffusion de la pratique du dessin, ont résolument montré leur intérêt pour l'enseignement des arts et du dessin. Ils ne sont pas les seuls. À Lille, qui ne compte pas d'académie des sciences, lettres et arts, les frères de la loge des *Amis Réunis* décident de pallier ce manque en créant le collège des Philathètes<sup>17</sup>. L'un de leurs fondateurs et principaux dirigeants, Armand Gaborria, est aussi à l'aise comme rédacteur de statuts, que comme dessinateur, imprimeur et directeur de manufacture de porcelaine<sup>18</sup>.

On le voit à travers la Franc-maçonnerie comme carrefour de sociabilité, la sociologie des ateliers voire la simple identification de leurs membres ont progressivement fait place parmi les chercheurs à une étude des pratiques, qu'elles soient strictement maçonniques et concentrées dans l'espace-temps de l'assemblée fraternelle, ou qu'elles réunissent frères et sœurs hors du temple, dans le monde profane mais entre « amis choisis ». Cette approche renouvelée de la sociabilité déborde aujourd'hui largement le champ maçonnique comme on l'observe dans un projet parfaitement contemporain d'ACA-RES, le projet européen H2020 DIGIT.EN.S animé par des spécialistes de la civilisation britannique au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Leurs travaux multiplient les comparaisons de part et d'autre de La Manche et sont particulièrement sensibles aux approches pluridisciplinaires. C'est dans cette perspective que ses membres se sont intéressés tout particulièrement aux espaces où la sociabilité s'exprime, du jardin particulier à la salle de billard, de la salle de lecture à la bibliothèque<sup>20</sup>. La sociabilité du XVIII<sup>e</sup> siècle multiplie les lieux et les temps de convivialité, sans lesquels il lui est désormais difficile de rester attractive auprès de membres ou de futurs adhérents que la variété de l'offre rend plus exigeants. Mais elle transcende aussi l'opposition apparente entre espace privé et espace public. En effet, si la recherche

16 Un exemplaire a été présenté lors de l'exposition « Franc-maçonnerie » à la Bibliothèque nationale de France en 2016.

17 Pierre-Yves Beaurepaire, « "Une école pour les sciences". Le collège des Philalètes et la tentation académique des élites maçonniques lilloises à la fin de l'Ancien Régime », dans *Revue du Nord* 332, t. 81, 1999, études sur *Les élites dans la France du Nord (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*. Composition, pouvoirs et éthique sociale réunies par Philippe Guignet, Guignet, p. 723-744.

18 Pierre-Yves Beaurepaire, « Du Nord au Midi, vingt ans après. Vie et récits maçonniques d'Armand Gaborria, fondateur du collège des Philalètes de Lille », dans *Revue du Nord* 431, 2019/3, p. 517-532.

19 *Digital Encyclopedia of British Sociability in the Long Eighteenth Century*, URL : <https://www.univ-brest.fr/digitens/> [dernier accès : 18.02.2023].

20 Valérie Capdeville et Kimberley Page-Jones (éd.), *Sociabilités & Espaces en Europe et dans les colonies (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*. Pratiques, identités et réseaux, Montréal 2023.

de l'entre-soi est toujours recherchée, nombre de formes de sociabilité manifestent leur existence et les valeurs qu'elles défendent dans l'espace public afin de convaincre l'opinion et les autorités de leur respectabilité et de leur utilité publique. Des souscriptions sont lancées dans l'espace public, qui se trouve parfois investi le temps d'une procession, d'une célébration collective ou d'un concert public. La plupart donnent lieu non seulement à des relations dans la sphère imprimée, mais aussi à l'impression de gravures ou à la frappe de médailles commémoratives. Lorsque académiciens et artistes peuvent non seulement exposer leurs œuvres, mais faire visiter leurs ateliers comme leurs collections, on a ici aussi un exemple de perspectives prometteuses que l'attention à l'espace de production mais aussi de réception et de communication peut offrir. Les sources existent pour le faire, qu'il s'agisse de correspondances particulières ou d'ego-documents, qu'elles émanent des artistes eux-mêmes, de ceux qui les forment ou de leurs visiteurs. Une approche transnationale attentive aux circulations et aux mobilités européennes prend ici tout son sens et montre l'importance de la culture graphique, visuelle et artistique pour les contemporains. Deux exemples familiers des historiens de la culture et des arts au XVIII<sup>e</sup> siècle, parmi de nombreux autres possibles, en témoignent.

Dans un travail déjà ancien, Michel Espagne a insisté sur la capacité de la maison du graveur Johann-Georg Wille à être un espace d'intermédiation culturelle – y compris du point de vue de la culture matérielle et alimentaire – pour les étudiants venus de la Baltique se former dans l'atelier du maître<sup>21</sup>. Depuis lors, croiser leurs mentions dans son *Journal, ses Mémoires* et sa correspondance<sup>22</sup> avec les sources issues des formes de sociabilité auxquelles ils appartiennent permet de comprendre que les correspondances consulaires, les ressources de la Maçonnerie – demandes de certificats d'affiliation – et les relations d'amitié et d'affaires avec des collectionneurs sont le plus souvent articulées en un dispositif global de préparation et de gestion des mobilités<sup>23</sup>. Quant à des républicains des lettres établis en province, comme Jean-François Séguier et Esprit Calvet<sup>24</sup>, leurs collections font non seulement une large place aux antiquités et aux dessins, mais par leur correspondance et les visiteurs qu'ils accueillent – les carnets de Séguier sont célèbres – ils offrent eux aussi à la fois des ressources, des supports et une expertise aussi bien aux voyageurs curieux qu'aux étudiants et aux académiciens confirmés, comme on le voit dans la correspondance de Séguier<sup>25</sup>.

21 Michel Espagne et Michael Werner, « La correspondance de Jean-Georges Wille. Un projet d'édition », dans *Francia* 17/2, 1990, p. 173-80.

22 *Mémoires et Journal de J.-G. Wille graveur du roi publiés d'après les manuscrits autographes de la Bibliothèque impériale par G. Duplessis*, Paris 1857, préface de Jules et Edmond Goncourt, tomes I et II. Johann Georg Wille, *Briefwechsel*, éd. par Elisabeth Decultot, Michel Espagne et Michael Werner, Tübingen 1999.

23 Elisabeth Decultot, Michel Espagne et François-René Martin (éd.), *Johann Georg Wille (1715-1808) et son milieu. Un réseau européen de l'art au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 2009.

24 Laurence W. B. Brockliss, *Calvet's web: Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth-Century France*, Oxford, New York 2002.

25 August Fryderyk Moszynski, *Journal de voyage, I La France (1784-1785)*, Paris 2010 ; Emmanuelle

Bien évidemment, il faut faire la part de la sociabilité de l'individu et de l'initiative collective, mais reconnaissons que dans les cas qui précèdent, les deux dynamiques s'entrecroisent.

L'extraordinaire succès de l'histoire naturelle au XVIII<sup>e</sup> siècle et notamment de la botanique renforce encore cette culture visuelle et artistique alors qu'on pourrait croire à tort qu'elle l'affaiblit, lorsqu'on note que certains collectionneurs délaissent leurs cabinets de médailles pour leurs herbiers et leurs coquilles. Elle crée des formes de sociabilité spécifique, mais aussi enrichit l'offre et les lieux de sociabilité de nouveaux espaces de partage : jardins, herbiers, collections que l'on fait visiter, conférences que l'on donne<sup>26</sup>.

Significativement, à côté des amateurs et des collectionneurs, des intermédiaires culturels fonctionnels comme les consuls sont particulièrement actifs dans les ports et participent intensément à l'animation de cette sociabilité, comme à la faire dialoguer par-delà les frontières. Ainsi à Marseille, où l'Académie de peinture et de sculpture a fait l'objet d'une belle exposition en 2016<sup>27</sup>, il faut prendre en compte la surface positionnelle et l'engagement particulièrement actif dans la sociabilité urbaine du lieutenant-général civil de la sénéchaussée, Guillaume de Paul, à la fois membre de la fameuse et cosmopolite loge maçonnique de la Chambre de commerce de Marseille : *Saint-Jean d'Écosse*, membre des académies des sciences, lettres et arts de Marseille et d'Arras, du Musée de Paris, collectionneur et philanthrope, mais aussi une figure comme Jean-Jacques Kick, grand négociant originaire de Saint-Gall – et futur régent de la Banque de France –, consul de l'Empire et de Toscane, membre de la même loge, et collectionneur lui aussi<sup>28</sup>. À eux deux, ils illustrent à la fois la richesse de la sociabilité urbaine au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi l'importance qu'y tiennent les arts pratiqués en amateurs et en collectionneurs.

Cette perspective d'ouverture a fait d'emblée l'originalité du programme ACA-RES en permettant d'articuler académies d'art et écoles de dessin avec leur environnement : « Le programme ACA-RES, Les Académies d'art et leurs réseaux dans la France préindustrielle, a pour objectif de restituer les liens personnels et institutionnels qui construisent et animent ces établissements, en considérant à la fois leur « entre-soi » artistique, mais également leurs connexions avec d'autres cercles de sociabilité, notamment littéraires et/ou scientifiques (académies des sciences et belles-lettres, sociétés badines ou savantes,

---

Chapron, *L'Europe à Nîmes : les carnets de Jean-François Séguier (1732-1783)*, Avignon 2008 ; *Jean-François Séguier. Un Nîmois dans l'Europe des Lumières*, éd. par Gabriel Audisio et François Pugnière, actes, Nîmes, 2003, Aix-en-Provence 2005.

26 Pierre-Yves Beaurepaire, *Le Monde des Lumières. Voyager, Explorer, Collectionner*, Paris 2019.

27 *Marseille au XVIII<sup>e</sup> siècle : les années de l'Académie de peinture et de sculpture, 1753-1793*, éd. par Luc Georget, cat. exp. Marseille, Musée des Beaux-Arts de Marseille, Paris 2016.

28 *Guillaume de Paul : 1738-1793 : un collectionneur marseillais au Siècle des lumières*, éd. par Anne Jouve, cat. exp. Marseille, Musée des Beaux-arts de Marseille, Marseille 1994 ; Pierre-Yves Beaurepaire, « Saint-Jean d'Écosse de Marseille », dans *Cahiers de la Méditerranée* 72, 2006, p. 61-95.

écoles militaires ou des Ponts et Chaussées, etc.). Il s'agit ainsi de mieux comprendre la place et l'action réticulaire des académies et des écoles d'art dans un large XVIII<sup>e</sup> siècle ». En la rappelant au terme de cet ouvrage, elle nous invite à poursuivre la recherche dans l'interdisciplinarité et la variation des échelles d'analyse.

Frontispice page 334 : Nicolas-Antoine Taunay, *Entrée de la baie et de la ville de Rio depuis la terrasse du couvent de Saint-Antoine en 1816*, 1816, huile sur toile, 45 × 57 cm, Rio de Janeiro, Museu Nacional de Belas Artes (détail)

